Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 47

Artikel: [Anecdotes]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180976

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

s'il eût été de marbre, était inanimée, immobile. Siegfried, saisi par le changement étonnant et subit qui venait de se déclarer chez son père, le prit par les mains et le ramena dans son fauteuil. Le vieillard se laissa faire et continua de regarder devant lui, comme quelqu'un qui a une absence d'esprit.

— Dis-moi enfin, père, ce qui t'agite de la sorte? poursuivit Siegfried, avançant une chaise en face de son père, qu'il regarda avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

— Tu ne peux pas épouser cette enfant! répondit le vieillard d'une voix sourde; un tel mariage ne t'apporterait aucune bénédiction. Crois-moi, renonces-y!

A l'ouïe de ces paroles, une expression de profonde douleur passa sur les traits de Siegfried, et, un moment, il promena sur son père des yeux qui présageaient la tempête, mais lorsqu'il remarqua l'émotion intérieure sous laquelle son père tremblait, lorsqu'il le vit se couvrir convulsivement la figure de ses mains amaigries, son visage prit une expression plus douce, et après quelques instants de réflexion et de silence, il poursuivit :

— As-tu un motif quelconque d'en vouloir à cette pauvre enfant, ou bien n'est-ce que la raison que tu m'as dite hier? Dans ce cas, je répondrai qu'elle a toujours été regardée comme membre de notre famille, malgré la basse extraction de sa mère. Elle ne saurait être coupable de l'irrégularité de sa naissance et ne mérite nullement ta colère sur ce point. Pourquoi la rudoies-tu? Pourquoi cette consternation lorsque je t'apprends que je l'aime, que je veux l'épouser et que nous vivrons heureux près de toi, en faisant ton bonheur!

— Silence! s'écria le vieillard en se levant avec rudesse de son siége et détournant ses regards de dessus son fils. Silence! ce mariage est impossible! Il est impossible qu'il se fasse jamais. La malédiction reposerait sur une telle union, et jamais je n'y donnerai mon consentement.

— Voilà qui est dur à entendre, père! Quelle malédiction pourrait bien peser sur une union avec une fille si bonne et si pure? Oh! si ton cœur veut rester de pierre, et si, par respect pour le blason de ton manoir, tu persistes à me refuser ton consentement, eh bien, c'est bon! libre à toi, je ne t'en veux point! tu as été pétri dans ces principes! Le jour d'une nouvelle lumière va poindre! les ténèbres vont se dissiper! la lumière qui n'est autre que l'Evangile dispersera les préjugés humains qui ont séparé l'homme d'avec l'homme. Ce qui est bon, ce qui est noble, naît aussi bien dans les chaumières que dans les palais. Mon titre de baron s'oppose à mon bonheur? Mon titre de baron voudrait étouffer la voix de mon cœur et celle de ma conscience? Mon titre de baron s'oppose à l'Evangile qui prêche la fraternité? Mon choix est vite fait. Adieu misérable esclavage! Je renonce à mon titre, je suis homme et redeviens libre! Le peintre Siegfried renonçant à la baronnie, à l'étiquette, à la mise en scène de la vie sociale qui a banni l'amitié et la sincérité des salons, sera homme du peuple, époux de celle qu'il aime, et mon art sera mon gagne-pain. Je suis majeur, libre de ma personne, et je choisis pour devise la liberté chrétienne!

A mesure que Siegfried prononçait ces paroles, sa voix devenait de plus en plus calme et solennelle, bien que la circonstance pénible dans laquelle il les prononçait, vinssent par moments lui donner une certaine mélancolie. D'un pas ferme, il s'avança vers la porte pour s'en aller. Puis, s'arrêtant, il se retourna vers son père :

— Est-ce ton dernier mot? Nous refuses-tu ton consentement?

— Il le faut, répondit le vieillard d'une voix sourde, mais ferme. Et il tourna le dos à Siegfried, ce qui empêcha le jeune homme de voir l'expression du visage de l'auteur de ses jours.

Siegfried gagna d'un pas lent, mais ferme, l'issue de la chambre.

— Puisses-tu ne jamais t'en repentir, dit-il encore d'une voix sérieuse, en s'arrêtant à la porte entr'ouverte, et regardant encore son père.

Celui-ci se retourna.

— Siegfried! s'écria-t-il, rappelant son fils d'une voix enrouée et tremblante.

A l'ouïe de cette voix, il passa comme un rayon de pur soleil sur la noble et belle figure du jeune homme. Il referma la porte et se hâta de retourner auprès du vieillard.

— N'est-ce pas, père, tu veux me rendre heureux? dit-il d'une voix émue. Ah! tu ne t'es jamais douté combien j'ai souvent soupiré après un pays tel que je l'entends, et comme mon cœur me le représente. Durant les années où j'étais à l'étranger, une douce vision se promenait devant mes yeux; c'est à peine si j'osais l'envisager, tant je craignais de la voir disparaître. Et maintenant, de retour ici, je trouve ce que j'ai rêvé, je trouve la compagne que j'avais songée. Une enfant pieuse, aimante et pure, puis mon beau pays tout paré de verdure et de fleurs. Et toi, mon père, tu pourras désormais couler des jours heureux en paix et avec nous; rien ne te détachera des habitudes qui te sont chères. Seulement sois doux avec elle, comme tu l'étais autrefois lorsque, enfant, elle jouait à tes pieds. Crois-moi, son attachement pour toi t'en récompensera bien!

En s'exprimant ainsi, Siegfried avait dans la voix un suprême attendrissement, et presque un timbre enfantin, et regardait d'un air suppliant le visage barbu et chagrin de son père. Celui-ci, ne pouvant supporter ce regard, se cacha de nouveau la figure dans les mains. Sa haute stature se courba, et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— Ne m'en parle plus, tu es dans une illusion pécheresse. Siegfried! enfant égaré, il faut que je te le dise, c'est toi qui m'y contrains! Ce mariage est impossible! Celle que tu aimes si profondément *est ta sœur!*

Et, en disant ces choses, il n'ôta point ses mains de dessus sa face, et il ne se redressa point, il continua à pousser de profonds soupirs, tourmenté de l'aveu d'un secret criminel et honteux. Et, à ces paroles, succéda un morne silence, interrompu seulement par le bruissement des feuilles des peupliers.

(A suivre.)

On lit dans la *Suisse romande :*

« La France a versé son sang pour la liberté de l'Amérique.

Elle a délivré la Suisse de l'oligarchie.

Elle a fait la Belgique.

Elle a fait l'Italie.

Elle a donné ses armes et ses trésors pour assurer en Orient la suprématie de l'Angleterre.

Elle a, il est vrai, commis de lourdes fautes, mais elle les a toujours chèrement rachetées.

La Prusse a partagé la Pologne, envahi la République française en 1792, ramené les Bourbons en France, écrasé le Danemark, détruit l'autonomie de bon nombre d'Etats qui avaient autant et plus de raisons qu'elle d'exister, supprimé, écrasé les villes libres parce qu'elles ressemblaient de loin à des Républiques. »

La livraison de *novembre* de la Bibliothèque universelle et Revue suisse, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Les lettres de Maine de Biran à ses filles, par M. *Ernest Naville.* — II. La république et ses conditions d'existence en France, par M. *Ed. Tallichet.* — III. Une méprise. Proverbe, par M. *Moïse Hornung.* — IV. La guerre de 1870. (Troisième partie). — V. Variétés. — La fête de la miété à Anzeindaz, en 1870, par M. *Eugène Rambert.* — Bulletin littéraire et bibliographique. — Etat des croyances, par *Emile Juventin.* — Chants populaires et historiques suisses du quinzième siècle, par *Gérold Meyer de Knonau.*

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. Monnet. — S. Cuhond.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.